

STENDHAL

(HENRI BEYLE)

---

# Lamiel

*ROMAN INÉDIT*

PUBLIÉ PAR

CASIMIR STRYIENSKI

---

PARIS

LIBRAIRIE MODERNE

MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOIT

---

1889

# Lamiel

## Stendhal



**Librairie Moderne, Paris, 1889**

**Exporté de Wikisource le 08/06/2017**



# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

AVANT-PROPOS

CHAPITRE I. CARVILLE

II. LA MISSION

III. LES LAVANDIÈRES

IV. MANDRIN ET CARTOUCHE

V. UNE LECTRICE

VI. SANSFIN ET DU SAILLARD

VII. MALADIE DE LAMIEL

VIII. FÊTE DANS LA TOUR

IX. L'ÉDUCATION DE LAMIEL ET L'ABBÉ CLÉMENT

X. QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?

XI. FÉDOR

XII. NOUVELLES DE PARIS

XIII. DÉPART

XIV. LES LECTURES DE LAMIEL

XV. L'AMOUR AU BOIS

XVI. LE MAÎTRE DE DUVAL

XVII. LE PASSEPORT

XVIII. LE VERT DE HOUX

XIX. LAMIEL ET

XX. PARIS

XXI. LE COMTE D'AUBIGNÉ-NERWINDE

---

XXII. LE COUP DE PISTOLET

XXIII. LE CHAPELIER DE PÉRIGUEUX

XXIV. LIT À PART

XXV. L'ABBÉ CLÉMENT

XXVI. CONCLUSION

APPENDICE I. LE PREMIER CHAPITRE DE LAMIEL

II. CARACTÈRE DE LAMIEL

III. NOTES SUR LE CARACTÈRE DU DOCTEUR SANSFIN

IV. PORTRAIT DE FÉDOR DE MIOSENS

V. CARACTÈRE DE LA DUCHESSE DE MIOSENS

VI. LE PIÉTON

VII. COUP DE POIGNARD DONNÉ PAR UN BOSSU

VIII. CRITIQUE DE LAMIEL

IX. CHRONOLOGIE DES PERSONNAGES

X. PLAN DE CARVILLE

## PRÉFACE

Quand Beyle publia, en 1839, *la Chartreuse de Parme*, il annonça, comme étant sous presse, un roman en deux volumes intitulé : *Amiel*<sup>[1]</sup>

Il travailla à cette œuvre, dans sa solitude de Civita-Vecchia, depuis le mois d'octobre 1839 ; la mort vint l'interrompre au moment où il allait mettre la dernière main à cette histoire d'une jeune fille, proche parente de Marianne et petite cousine de Julien Sorel.

C'est ce roman, resté ignoré pendant près de cinquante ans, que nous éditons aujourd'hui d'après le manuscrit autographe de la bibliothèque de Grenoble.



Comment se fait-il que cette étude ait été, pour ainsi dire, mise au rebut par M. Colomb, l'exécuteur testamentaire de Beyle ? *Lamiel* n'aurait pas, cependant, déparé la collection des *Nouvelles inédites*.

M. Colomb a-t-il pensé qu'une œuvre inachevée devait être à tout prix condamnée à l'oubli et ne pouvait être présentée au public ? Ce serait une bien méchante excuse. Nous aimons mieux nous dire que l'auteur de la *Notice sur la vie et les*

*ouvrages de Henri Beyle* n'a pas lu attentivement les cahiers de *Lamiel*. Quoi qu'il en soit, avant même d'avoir découvert le plan-conclusion, à la simple lecture des débuts de l'héroïne à Carville, nous avons été séduit, et l'idée de publier ce roman « inachevé » s'est présentée à notre esprit.

Le cas psychologique, renouvelé de *Marivaux*, que Beyle étudie ici, n'est-il pas à lui seul tout le livre ? N'est-ce pas assez de connaître les influences qui font de *Lamiel* une fille pervertie, de la voir au château de Carville, choyée et gâtée par la duchesse de Miossens, d'entendre ses conversations avec le machiavélique Sansfin et avec le séduisant abbé Clément, pour comprendre cette curiosité de l'amour qui sera la passion dominante de cette fausse paysanne ? L'unité de ce caractère, dont toutes les manifestations tendent vers un même but, n'est-elle pas un élément suffisant d'intérêt ?

Et même, si certains lecteurs réclament un attrait de plus, ils ne seront pas déçus en lisant *Lamiel* ; s'ils entrevoient un peu trop confusément, d'une façon trop sommaire, la dernière période de sa vie, cette existence bizarre au milieu des émules de Mandrin et de Lacenaire, ils ne seront pas frustrés des incidents et des surprises qui leur sont chers.



Beyle, en effet, voulait, dans ce roman, se renouveler et sacrifier aux exigences de son public ; il désirait profiter des critiques qu'on lui avait adressées, ne se doutant pas que *la Chartreuse* et *le Rouge et le Noir*, quand la période d'initiation serait passée, devaient être enfin compris, tout comme *les Troyens* ou *la Damnation de Faust* de son compatriote Hector

Berlioz.

Mais Beyle mettait une restriction à ce sacrifice. Il tenait à rester lui-même et, fort heureusement, à ne rien abandonner de ses principes littéraires. Les notes jetées éparses dans les cahiers de *Lamiel* nous renseignent à cet égard et nous permettent de deviner tout ce qui se passait dans l'esprit de l'auteur.

Au moment de quitter Civita-Vecchia pour retourner en France une dernière fois, il écrit : « Ne pas m'occuper actuellement d'abrégé ce qui est fait avant le 25 mai 1840 ; je l'abrégérai à Paris en publiant. SUIVRE LES RÈGLES DE LA MODE D'ALORS, TOUTEFOIS EN L'ADAPTANT À MES IDÉES. Le grand objet actuel est le RIRE. » Cette fois, il s'agissait non seulement d'intéresser les *happy few*, il fallait amuser les autres et gagner le grand public. Dès le 6 octobre 1839, — le roman était à peine commencé alors, — Beyle, d'une large écriture, très lisible cette fois, remplit toute une page de son manuscrit en traçant ces quelques lignes, qui nous révèlent la transformation tentée par lui :

« Autre plan que *la Chart.* :

« 1° Sujet plus intelligible ;

« 2° Esprit dans le style ;

« 3° Je fais connaître d'avance les personnages. Ce roman n'aura pas la forme des *Mémoires*, dont se plaignait M<sup>me</sup> la duchesse de Vicence. »



Il décide même d'aller plus loin encore :

« **A**VIS AU JEUNE HOMME :

« Trop de profondeur dans la description d'un caractère empêche le RIRE. Donc la plus grande partie de ce que j'ai écrit sur le docteur Sansfin restera dans les substructions de l'édifice. 19 février 1840. Oui, 19 février. »

Et c'est pourquoi le docteur bossu qui, un instant, devait être le véritable héros du livre<sup>[2]</sup>, devient le bouffon du roman, un bouffon un peu macabre, il est vrai.

Plusieurs autres notes montrent encore cette préoccupation nouvelle et viennent compléter ce dossier curieux qui nous fait voir Beyle, comme dans son *Journal*, tout à la fois acteur et analyste, critique et romancier, capable de se dédoubler à volonté. En face de la première page du manuscrit, le 1<sup>er</sup> octobre 1839, vraisemblablement avant même d'avoir écrit une ligne de son roman, il inscrit ces deux préceptes :

« Si le récit est trop chargé de philosophie, c'est la philosophie qui fait l'effet de la nouveauté à l'esprit, et non le récit. »

« Sur chaque incident, se demander : faut-il raconter ceci philosophiquement ou le raconter narrativement, selon la doctrine de l'Arioste ? »

Et, en ces quelques lignes, nous avons toute une théorie du roman, théorie dont l'application résume le talent de Beyle.

C'est la *philosophie* qui préoccupe l'auteur de la Chartreuse et de *Rouge et Noir* ; par là, il est nouveau, — et c'est la combinaison intelligente de la *philosophie* et de la *narration narrative* qui apparaît dans *Lamiel*.

Puis, dans ces notes, nous trouvons encore des jugements qui, plus tard, devaient être formulés par les critiques les plus autorisés :

« Le penchant naturel de l'imagination de Dominique<sup>[3]</sup> est d e voir, d'inventer des détails caractéristiques. 19 février 1840. »

Qu'on se rappelle, entre autres pages, l'exécution de Julien Sorel, racontée ou plutôt indiquée en quelques notes brèves, sobres, énergiques, et qu'on lise dans *Lamiel* la scène de la veillée au château de Carville, et tous ces « détails caractéristiques » si ingénieusement réunis pour nous faire connaître les travers et les bizarreries du docteur bossu, on verra que l'auteur se jugeait fort bien.

On doit pardonner à Beyle s'il se regarde avec complaisance dans son miroir et s'il dit la vérité même quand elle est agréable à entendre ; c'était, chez lui, moins une habitude de vanité qu'une puissance d'observation qui s'exerçait naturellement, avant tout, sur lui-même. Il nous dit, le 8 mars 1841 : « Mon talent, s'il y a talent, est celui d'*improvisateur*. J'oublie tout ce que j'écris, je pourrais faire quatre romans sur le même sujet et j'oublierais tout également. »

N'y a-t-il pas ici autre chose qu'un compliment ? Cet aveu ne renferme-t-il pas une critique ? Beyle, pourtant, n'hésite pas à nous le faire avec autant de candeur vraie que lorsqu'il

constate une de ses supériorités. Il s'observe lui-même très sincèrement, avec le même abandon, la même impartialité que quand il observe les autres. Ce talent d'improvisateur, il le regrette, il sent bien que cette facilité de travail et ce manque de mémoire sont incompatibles, il devine que des fragments improvisés, puis oubliés, ne peuvent se réunir aisément pour former une œuvre de longue haleine, pour composer un roman ; et c'est de là que vient ce travail pénible et *improbe*, que donnaient à Beyle ses ouvrages ; nous savons enfin quelle est la cause de ces perpétuels recommencements, dont les appendices que nous publions à la fin de ce volume nous offrent un exemple tout à fait significatif.



Aussi bien croyons-nous qu'un des principaux intérêts de cette publication sera de nous faire pénétrer dans les coulisses où Beyle, romancier, se préparait à affronter le public et essayait ses gestes et ses attitudes avant d'entrer en scène. Cette genèse du roman est tout à fait caractéristique ; on n'a pas souvent l'occasion d'assister à ce travail d'incubation et de voir de près ces remaniements multiples que subissent les œuvres littéraires ; nous avons là les cartons du tableau et jusqu'aux moindres croquis nécessaires pour mener à bien une étude aussi délicate et aussi minutieuse que celle du cœur d'une jeune fille comme Lamiel.

Ces documents viendront s'ajouter aux notes intimes du *Journal de Stendhal* et compléteront les renseignements dont nous avons besoin pour mieux connaître les dessous de l'écrivain. Et, grâce aux cahiers de jeunesse qui nous montrent

le progrès et la marche de cet « esprit supérieur<sup>[4]</sup> », on pourra voir combien de son moi Beyle faisait passer dans ses œuvres de fiction. On le retrouvera dans le docteur Sansfin, cet ambitieux insatiable qui cherche à faire oublier sa bosse comme Beyle cherchait à masquer sa laideur ; et dans le comte d'Aubigné-Nerwinde, qui imite les *belles manières* des jeunes premiers du Théâtre-Français et joue si habilement la comédie de l'amour ; dans ce faux gentilhomme, qui rappelle à s'y méprendre l'amant de la séduisante et astucieuse Louason. On se rendra compte, de plus, que ce *Journal*, écrit de dix-huit à trente ans, devait être utile au futur romancier et graver non pas dans sa mémoire, mais dans son âme, toutes ces nuances de sentiments et de sensations qui font de lui, sinon un écrivain<sup>[5]</sup>, tout au moins un penseur logique, précis, exact, habile à choisir le trait et à attaquer sa phrase en songeant à l'idée et non pas au mot.



Cette qualité si rare, on la trouve déjà dans le *Journal* ; mais le public est distrait, si peu lecteur, qu'il cherche avant tout, même dans une œuvre intime, le côté roman ; il s'est laissé séduire par cette charmante histoire d'un jeune homme épris de sa première actrice et si agréablement berné par elle. Ce livre tout d'analyse, rempli de documents nombreux et divers, dont l'ensemble forme le plus sincère et le moins apprêté des portraits psychologiques, a, toutefois, une portée qui n'a pas échappé à ceux pour lesquels la peine n'a pas été trop grande de chercher l'intérêt réel de ces notes éparses. D'aucuns, cependant, ont insisté, plus que de raison, sur le caractère de

l'auteur.

Quand on veut connaître les hommes, doit-on s'attendre à faire des découvertes si édifiantes ? et peut-on demander à un jeune homme qui écrit un journal pour lui-même, — c'est là son excuse, — et qui nous raconte ses débuts dans la vie, où il entre avec un tempérament fougueux, violent, irrité par une éducation ridicule, d'être un modèle de toutes les vertus ?

Les portraits de nos musées sont-ils donc tous si beaux à voir ? Et cependant l'homme à la verrue de Domenico Ghirlandajo ne trouve-t-il pas des admirateurs aussi intelligents que la Mona Lisa de Léonard de Vinci ? Si l'on apprécie le dessin exquis et l'expression divine de la *Joconde*, on ne doit pas pour cela être insensible à la vigueur de coloris et à la laideur si vivante du portrait du magistrat florentin.

Pourquoi ne devrions-nous trouver dans la *galerie littéraire* de nos écrivains que des personnages dits « sympathiques » ? Ne pouvons-nous pas, tout comme au Louvre, faire plusieurs parts, et accueillir tous les lettrés dont les œuvres s'imposent à l'attention et à l'étude ? Il suffit d'avoir quelques idées un peu larges, on arrive alors à comprendre quel peut être le profit de cette grande et magnifique hospitalité que l'on doit à tous ceux qui nous révèlent un coin ignoré de l'art ou un problème psychologique nouveau.

Dans Beyle, on s'est refusé à voir le jeune homme énergique voulant, par le travail, arriver à dégager ce que son esprit et son intelligence renfermaient de force ; on a surtout raillé ses faiblesses, ses travers, sa vanité, sans vouloir entendre que dans cette campagne qu'il livrait et dont toutes les péripéties se déroulent devant nos yeux, il devait essayer quelques défaites.

On s'est même étonné, un peu naïvement, que *la Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir* aient pu être écrits, plus tard, par ce jeune homme.

On n'a pas assez compris que l'on assistait à une initiation longue, laborieuse, dont le résultat devait être l'œuvre de la fin d'une vie dans laquelle, à tout instant, il y avait eu une envahissante — et peut-être desséchante — préoccupation littéraire. Beyle a constamment songé à donner une expression à toutes ses pensées : c'est là son plus grand tort.



« Un roman est comme un archet, la caisse du violon qui rend les sons, c'est l'âme du lecteur », nous dit Beyle dans un manuscrit non encore publié. Cela est vrai, surtout pour ses livres à lui ; ils réclament toujours cette collaboration tacite que certains trouvent pénible ; mais *Lamiel*, grâce à son histoire et à ses aventures, aura sans nul doute peu de peine à éveiller « l'âme du lecteur ».

CASIMIR STRYIENSKI.

Bellerive, 10 septembre 1888.

- 
1. ↑ Beyle changea plusieurs fois le titre de son roman ; tout d'abord ce devait être : *Un Village de Normandie* (voir Appendice IX), puis *Amiel*, *L'Amiel*, et enfin il s'arrêta à *Lamiel*. Un instant il avait songé à un titre plus général : *Les Français du roi Philippe*, que, suivant sa naïve manie, il libelle ainsi : « Les Français du king ΦΙΛΙΠΠΕ »
  2. ↑ Voir Appendice I.
  3. ↑ Un des pseudonymes de Beyle.
  4. ↑ Taine.

5. † On verra que nous avons respecté le texte de *Lamiel*, bien que souvent la phrase soit par trop *improvisée*.

# AVANT-PROPOS

## ART DE COMPOSER LES ROMANS

*Je ne fais point de plan. Quand cela m'est arrivé, j'ai été dégoûté du roman par le mécanisme que voici : je cherchais à me souvenir en écrivant le roman de choses auxquelles j'avais pensé en écrivant le plan et, chez moi, le travail de la mémoire éteint l'imagination. Ma mémoire, fort mauvaise, est pleine de distractions.*

*La page que j'écris me donne l'idée de la suivante : ainsi fut faite la Char.<sup>[1]</sup> Je pensais à la mort de Sandrine, cela seul me fit entreprendre le roman. Je vis plus tard le joli de la difficulté à vaincre.*

*1° Les héros amoureux seulement au second volume ;*

*2° Deux héroïnes.*

*Or, ne faisant guère de plan qu'en gros, j'apaise mon feu sur les bêtises des expressions et des descriptions souvent inutiles, et qu'il faut effacer quand on arrive aux dernières scènes.*

*Ainsi, en novembre 1839, j'ai apaisé mon feu à décrire Carville et le caractère de la duchesse (dans Lamiel).*

*Je ne vois d'autre moyen (le 25 mai 1840) que d'indiquer seulement en abrégé :*



l'exposition  
et les descriptions,

*car si je fais un plan, je suis dégoûté de l'ouvrage (par la  
nécessité de faire agir la mémoire).*

STENDHAL.

*Civita-Vecchia, 25 mai 1840.*

---

---

1. ↑ *La Chartreuse de Parme*

# LAMIEL

---

## CHAPITRE PREMIER

### CARVILLE

Je trouve que nous sommes injustes envers les paysages de cette belle Normandie, où chacun de nous peut aller coucher ce soir. On vante la Suisse ; mais il faut acheter ses montagnes par trois jours d'ennui, les vexations des douanes et les passeports chargés de visas. Tandis que, à peine en Normandie, le regard, fatigué des symétries de Paris et de ses murs blancs, est accueilli par un océan de verdure.

Les tristes plaines grises restent du côté de Paris, la route pénètre dans une suite de belles vallées et de hautes collines ; leurs sommets chargés d'arbres se dessinent sur le ciel, non sans quelque hardiesse, et bornent l'horizon de façon à donner quelque pâture à l'imagination, plaisir bien nouveau pour l'habitant de Paris.

S'avance-t-on plus avant, on entrevoit à droite, entre les arbres qui couvrent les campagnes, la mer, la mer sans laquelle aucun paysage ne peut se dire parfaitement beau.

Si l'œil, qu'éveille aux beautés des paysages le charme des lointains, cherche les détails, il voit que chaque massif forme comme un enclos entouré de murs de terre ; ces digues, établies régulièrement sur le bord de tous les champs, sont couronnées d'une foule de jeunes ormeaux.

La vue dont je viens de parler est précisément celle qu'en venant de Paris et en approchant de la mer on trouve à deux lieues de Carville. C'est un gros bourg où s'est passée, il y a peu d'années, l'histoire de la duchesse de Miossens et du docteur Sansfin.

Du côté de Paris, le commencement du village, perdu au milieu des pommiers, gît au fond de la vallée ; mais à deux cents pas de ses dernières maisons, dont la vue s'étend du nord-ouest vers la mer et le mont Saint-Michel, on passe, sur un pont tout neuf, un joli ruisseau d'eau limpide qui a l'esprit d'aller fort vite, car toutes choses ont de l'esprit en Normandie, et rien ne se fait sans son *pourquoi*, et souvent un *pourquoi* très finement calculé. Ce n'est pas là ce qui me plaît de Carville, et quand j'y allais passer le mois où l'on trouve des perdreaux, je me souviens que j'aurais voulu ne pas savoir le français. Moi, fils de notaire peu riche, j'allais prendre quartier dans le château de M<sup>me</sup> d'Albret de Miossens, femme de l'ancien seigneur du pays, rentrée en France seulement en 1814. C'était un grand titre vers 1826.

Le village de Carville s'étend au milieu des prairies, dans

une vallée presque parallèle à la mer, que l'on aperçoit dès que l'on s'élève de quelques pieds. Cette vallée, fort agréable, est dominée par le château ; mais ce n'était que de jour que mon âme pouvait être sensible aux beautés tranquilles de ce paysage. La soirée, et une soirée qui commence à cinq heures avec la cloche du dîner, il fallait faire la cour à M<sup>me</sup> la duchesse de Miossens, et elle n'était pas femme à laisser prescrire ses droits. M<sup>me</sup> de Miossens n'avait que trente ans et ne perdait jamais de vue son rang si fortement fait considérable ; et de plus, à Paris, elle était dévote, et le faubourg Saint-Germain la plaçait volontiers à la tête des ventes et des quêtes. C'était, du reste, le seul hommage que ce faubourg consentît à lui rendre. Mariée à seize ans, à un vieillard qui devait la faire duchesse (le marquis d'Albret, ce vieillard, n'avait perdu son père que lorsque la duchesse de Miossens arrivait à sa vingt-huitième année), elle avait dû passer toute sa jeunesse à désirer les honneurs qu'une duchesse recevait encore dans le monde du temps de Charles X. La duchesse n'avait pas infiniment d'esprit.

Telle était la grande dame chez laquelle je passais le mois de septembre, à la condition de m'occuper, de cinq heures à minuit, des commérages et des petites aventures de Carville ; c'est un lieu que l'on ne trouvera pas sur la carte et dont je demande la permission de dire des horreurs, c'est-à-dire une partie de la vérité. Les finesses, les calculs sordides de ces Normands ne me délassaient presque pas de la vie compliquée de Paris.

J'étais reçu chez M<sup>me</sup> de Miossens à titre de fils et petit-fils des bons MM. Lagier, de tout temps notaires de la famille

d'Albret de Miossens, ou plutôt de la famille Miossens qui se prétendait d'Albret.

La chasse était superbe dans ce domaine et fort bien gardée ; le mari de la maîtresse de la maison, pair de France, cordon-bleu et dévot, ne quittait jamais la cour de Charles X, et le fils unique, Fédor de Miossens, n'était qu'un écolier. Quant à moi, un beau coup de fusil me consolait de tout. Le soir, il fallait subir M. l'abbé Du Saillard, grand congrégationiste chargé de surveiller les curés du voisinage. Son caractère, profond comme Tacite, m'ennuyait ; ce n'était pas un caractère auquel, alors, je voulusse prêter attention. M. Du Saillard fournissait des idées sur les événements annoncés par *la Quotidienne* à sept ou huit hobereaux du voisinage.

De temps à autre arrivait dans le salon de M<sup>me</sup> de Miossens un bossu bien plaisant ; celui-là m'amusait davantage : il voulait avoir des bonnes fortunes, et quelquefois, dit-on, y réussissait.

Cet original s'appelait le docteur Sansfin, et pouvait avoir, en 1830, vingt-cinq ou vingt-six ans.

S'il n'avait pas voulu tenir à être un don Juan, ce médecin eût été passable ; fils unique d'un riche fermier des environs, Sansfin s'était fait médecin pour apprendre à se soigner ; il s'était fait chasseur pour paraître toujours armé aux yeux des gens du village qui auraient été tentés de se moquer de lui ; il s'était confédééré avec le profond abbé Du Saillard pour se donner un air de puissance dans le pays.

Le docteur n'eût pas fait de sottises et même eût pu passer pour homme d'esprit s'il eût été sans bosse ; mais ce malheur

en faisait un être ridicule, car il voulait faire oublier sa bosse à force de démarches savantes.

Le docteur eût été moins ridicule, habillé, vêtu comme tout le monde ; mais on savait qu'il faisait venir ses habits de Paris, et, par une prétention vraiment insupportable pour un bourgeois normand, il avait pris pour domestique un *coiffeur de la capitale* ; et il ne voulait pas qu'on se moquât de lui !

Le médecin était donc en possession d'une tête ornée d'une magnifique barbe noire beaucoup trop ample et disposée avec un art infini. La tête n'eût pas été mal, mais, comme dans la chanson de Béranger, un corps manquait à cette... De là, la prédilection de Sansfin pour le spectacle. Assis au premier rang d'une loge, il paraissait un homme comme un autre ; mais, quand il se levait ou laissait voir un petit corps chétif vêtu à la dernière mode, l'effet était irrésistible.

— Voyez donc cette grenouille ! s'écriait quelque voix du parterre.

Quel mot pour un bonhomme à bonnes fortunes !

Un soir, nous dessinions sur la cendre du foyer — voyez l'excès de notre *désoccupation* — les lettres initiales des femmes qui nous avaient fait faire les sottises les plus humiliantes pour nos amours-propres ; je me souviens que c'est moi qui avais inventé cette preuve d'amour. Le vicomte de Sainte-Foi dessina M et B ; puis la duchesse, sans sortir de son ton de hauteur, exigea de lui tout ce qu'il lui serait possible de raconter sur ses folies de jeune homme faites pour M et pour B. Un vieux chevalier de Saint-Louis, M. de Malivert, écrivit A et E ; puis, après avoir dit ce qu'il pouvait dire, il remit les

pincettes au docteur Sansfin ; un sourire se dessina sur toutes les lèvres, mais le docteur écrivit fièrement D, C, J, F.

— Quoi ! vous êtes bien plus jeune que moi et vous avez quatre lettres écrites dans le cœur ? s'écria le chevalier Malivert, à qui son âge permettait de rire un peu.

— Puisque M<sup>me</sup> la duchesse a exigé de notre obéissance le vœu d'être sincères, dit gravement le bossu, je dois mettre quatre lettres.

Depuis trois heures qu'on avait fini un dîner excellent et composé de primeurs apportées de Paris par les laquais de la duchesse, nous étions là huit ou dix qui travaillions péniblement pour soutenir une conversation languissante ; la réponse du docteur mit la joie dans tous les yeux, on se serra autour du foyer.

Dès les premiers mots, les expressions cherchées du bossu firent rire, tant son sérieux était étrange. Pour comble de gaieté, les belles D, G et J, F l'avaient toutes aimées à la fureur.

M<sup>me</sup> de Miossens, mourant d'envie de rire, nous faisait signes sur signes pour que nous eussions à modérer notre gaîté.

— Vous allez tuer la poule aux œufs d'or, disait-elle à M. de Sainte-Foi, placé à côté d'elle, et faites passer le mot d'ordre : Modérez-vous, messieurs.

Le docteur était si attentif à ses idées que rien n'était capable de le réveiller. Je crois qu'il inventait les détails d'un roman par lui préparé à l'avance, et, en les racontant, il en jouissait. Ce qui lui manquait, comme il le prouva de reste par la suite, lorsque la fortune vint frapper à sa porte, c'était une once de

bon sens. Ce soir-là, le bon docteur nous disait, non seulement ses bonnes fortunes, mais encore le détail des sentiments et nuances de sentiments qui avaient dicté les actions des infortunées D, C et J, F, souvent négligées par leur vainqueur.

Le vicomte de Sainte-Foi eut beau appeler le docteur marquis de Caraccioli, en mémoire de cet ambassadeur des Deux-Siciles auquel Louis XVI disait :

— Vous faites l’amour à Paris, monsieur l’ambassadeur ?

— Non, sire, je l’achète tout fait.

Rien ne put réveiller le docteur.

M<sup>me</sup> de Miossens, si l’on voulait oublier sa hauteur, avait des manières charmantes et était parfaitement heureuse quand on la faisait rire ; elle jouissait de la gaîté des autres, mais, à la vérité, sa hauteur s’opposait à ce qu’elle se permît rien de ce qu’il faut pour faire naître la gaîté.

Cette duchesse avait des manières admirables et d’une perfection si douce, que, quoique ce fût la chasse qui me ramenât deux ou trois fois l’an dans son château de Carville, pendant deux jours ses façons d’agir me faisaient illusion et je lui croyais des idées ; elle n’avait pourtant que la perfection du jargon du monde. Ce qui m’amusait et m’ôtait la sottise de prendre cette maison au sérieux, c’est qu’on ne pouvait pas reprocher à cette duchesse d’avoir une seule idée juste ; elle voyait toutes choses du point de vue d’une duchesse, et encore dont les aïeux ont été aux croisades.

La révolution de 1789 et Voltaire n’étaient pas des choses odieuses pour elle, c’étaient des choses non avenues. Cette absurdité allait jusqu’aux moindres détails, et cette manière,



par exemple, d'appeler le maire de Carville M. l'échevin, consolait de tout mes vingt-deux ans et m'empêchait de prendre au sérieux aucune des impertinences qui pullulaient au château et en chassaient tous les voisins. La duchesse ne pouvait réunir dix personnes autour de sa table qu'en payant dix francs par tête à son cuisinier, outre des gages énormes et tous les comptes payés comme à un cuisinier ordinaire.

Au fond, M<sup>me</sup> de Miossens s'ennuyait amèrement ; l'homme qu'elle détestait le plus, comme un infâme jacobin, était heureux à Paris et y régnait. Ce jacobin n'était autre que l'aimable académicien généralement connu sous le nom de Louis XVIII.

Au milieu de cette vie de campagne où elle s'était précipitée par dégoût pour Paris, la duchesse n'avait d'autre distraction que le récit des commérages du village de Carville, dont elle était fort exactement instruite par une de ses femmes de chambre, M<sup>lle</sup> Pierrette, qui avait un amant au village. Ce qui m'amusait, c'est que les récits de Pierrette employaient les termes les plus clairs, souvent d'une énergie bien plaisante à les voir écoutés par une dame dont le langage était un modèle de délicatesse souvent exagérée.

Je m'ennuyais donc un peu au château de Carville, lorsqu'il nous arriva une mission dirigée par un homme d'une grande éloquence, M. l'abbé Le Cloud, qui, dès le premier jour, fit ma conquête.

La mission fut une vraie bonne fortune pour la duchesse qui,

tous les soirs, avait un souper de vingt personnes. À ces soupers, on parlait beaucoup de miracles. M<sup>me</sup> la comtesse de Sainte-Foi et vingt autres dames des environs, que chaque soir l'on voyait au château, parlèrent de moi à M. l'abbé Le Cloud comme d'un homme dont on pourrait faire quelque chose. Je remarquai que ces dames fort nobles et pensant si bien ne croyaient guère aux miracles, mais les protégeaient de toute leur influence. Je ne manquais pas un discours de M. l'abbé ; bientôt ennuyé des mièvreries qu'il fallait dire aux gens du pays, il me montra de l'amitié ; et, comme il était loin d'avoir la prudence de l'abbé Du Saillard, il me dit une fois :

— Vous avez une belle voix, vous savez bien le latin, votre famille vous laissera deux mille écus tout au plus, soyez des nôtres.

Je réfléchis beaucoup à ce parti qui n'était pas mauvais. Si la mission eût duré un mois encore à Carville, je crois que je me serais enrôlé pour un an dans la troupe de l'abbé.

Je calculais que je ferais des économies pour revenir passer une bonne année à Paris, et, comme j'avais horreur du scandale, en revenant à Paris recommandé par l'abbé Le Cloud, j'eusse pu arracher une place de sous-préfet, ce qui alors m'eût semblé une haute fortune. Si, par hasard, je trouvais un plaisir vif à improviser en chaire comme M. l'abbé Le Cloud, je suivrais ce métier.

## CHAPITRE II

### LA MISSION

Le dernier jour de la mission donnée à Carville, nobles ayant peur de 1793 et bourgeois enrichis visant au bon ton, remplissaient à l'envi la jolie petite église gothique du village ; mais tous les fidèles n'avaient pas pu y trouver place : mille ou douze cents peut-être étaient restés dans le cimetière qui l'entoure. Les portes de l'église avaient été enlevées par ordre de M. Du Saillard, et quelques éclats de voix du missionnaire, qui occupait la chaire, arrivaient de temps à autre jusqu'à cette foule impatiente et demi-silencieuse.

Deux de ces messieurs avaient déjà paru. Le jour commençait à baisser ; c'était un jour triste de la fin d'octobre. Un chœur de soixante jeunes filles bien pensantes, formées et exercées par M. l'abbé Le Cloud, chanta des antiennes choisies.

La nuit était tout à fait tombée quand elles eurent fini. Alors M. l'abbé Le Cloud voulut bien remonter en chaire pour dire un mot d'exhortation. À ce préambule, la foule qui était dans le cimetière se pressa contre la porte et les fenêtres basses de l'église, dont plus d'une vitre périt en ce moment. Il régnait dans cette foule un silence religieux ; chacun voulait entendre

ce prédicateur si célèbre.

M. Le Cloud parlait ce soir-là comme un roman de M<sup>me</sup> Radcliffe ; il *donnait* une affreuse description de l'enfer. Ses phrases menaçantes retentissaient le long des arcades gothiques et obscures, car on s'était bien gardé d'allumer les lampes. M. Hautemare, le bedeau, avait dit à demi-haut que ses subordonnés ne pourraient se frayer un chemin au milieu de cette foule pressée, tant chacun était jaloux de garder sa place.

Personne ne respirait. M. Le Cloud s'écriait que le démon est toujours présent partout, et même dans les lieux les plus saints ; il cherche à entraîner les fidèles avec lui dans son soufre brûlant.

Tout à coup M. Le Cloud s'interrompt, et s'écrie avec effroi et d'une voix de détresse :

— *L'enfer, mes frères !*

On ne saurait peindre l'effet de cette voix traînante et retentissante dans cette église presque tout à fait obscure et jonchée des fidèles faisant le signe de la croix ! Moi-même j'étais touché. M. l'abbé Le Cloud regardait l'autel et semblait s'impatienter ; il répéta d'une voix crierde :

— *L'enfer, mes frères !*

Vingt pétards partirent de derrière l'autel, une lumière rouge et infernale illumina tous ces visages pâles, et, certes, en ce moment, personne ne s'ennuyait. Plus de quarante femmes tombèrent sans dire mot sur leurs voisins, tant elles s'étaient profondément évanouies.

M<sup>me</sup> Hautemare, femme du bedeau, fut au nombre des plus